

Discours de M. Patrick de Carolis à l'occasion de son installation

à l'Académie des Beaux-Arts

le mercredi 12 octobre 2011, au fauteuil d'André Bettencourt

Voici venu pour moi le temps de l'émotion, temps suspendu, instant unique, où quelques mots me tiennent en équilibre, avant que je ne bascule parmi vous.

Jamais, au cours de ma vie, les raisons d'être modeste ne furent si fortes. J'entre ici comme un laïc parmi les clercs.

Je ne peux, pour me rassurer, prendre au mot les gentilleses de mon ami Hugues Gall qui sont, je le sais, le témoin de son indulgence et, je l'espère, de son affection à mon égard. Cher Hugues, plus de sévérité aurait allégé ce poids immense qui pèse sur mes épaules. Pour quelques instants encore, mon épée sera celle de Damoclès.

Le dictionnaire connaît trois synonymes à remerciement : *action de grâces*, *témoignage* et *reconnaissance*. Reconnaissance...

La *reconnaissance*, c'est d'abord l'action par laquelle je retrouve dans ma mémoire une idée, l'image d'un être ou d'un objet que je viens à revoir, comme un visage aimé, sculpté sur le pommeau d'une épée... comme un rêve qui vient à ma rencontre. C'est aussi l'acte par lequel je *reconnais* que j'ai reçu quelque chose et que je suis désormais *obligé*. *Reconnaissance* encore, lorsque je m'interroge: par quelle impudence ai-je pu me présenter devant vous à l'élection ? Je mesure aujourd'hui mon audace et je loue votre indulgence.

Reconnaissance, enfin, pour la gratitude, le souvenir que j'ai des bienfaits reçus.

Quelque chose d'ancien et de superbe enveloppe quiconque pénètre en ces lieux. C'est le mélange d'un passé respecté et d'un futur espéré, porté par une succession d'hommes libres, communiant, à travers le temps, autour d'une même exigence d'excellence, d'un même amour des arts, d'une même idée de la civilisation française.

En 1992, ici même, André Bettencourt signait un travail intitulé « *Renan, Sagesse et beauté* ». Ernest Renan, l'un de ses maîtres qui, à l'occasion de son entrée sous la coupole, commençait son remerciement ainsi : « *Il y a — et c'est la gloire et la force de l'Académie — un héritage d'honneur que se transmettent l'un à l'autre les membres de la Compagnie. Chaque existence est comme une page de votre histoire, et la mémoire de chacun de vos morts est chère et sacrée à l'Académie toute entière* ».

André Bettencourt est Normand, descendant de ces gerfauts du Nord, conquérants impitoyables dont la France a apaisé l'ivresse d'un rêve héroïque et brutal. Comme son illustre aïeul Jean IV de Béthencourt, qui prit possession des îles Fortunées et reçut le titre de Roi des îles Canaries, André Bettencourt aime la mer, les tempêtes et l'aventure. Sur la lame de son épée, notre confrère Pierre-Yves Trémois a déployé une gran'voile gonflée par les vents du nord, fixée, à l'écoute...

Aristote affirmait qu'il y a trois sortes d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer. André Bettencourt était de ceux-là.

Par les matins bleutés, entendre le cliquetis des mâts, la cloche du presbytère et les voix des pêcheurs qui rentrent déjà.

À la sortie d'un petit port breton, hisser les voiles, écouter l'eau sur la coque, le vent sur la toile. Éprouver enfin le poids du ciel, lourdement posé sur la mer et se laisser porter par le mouvement des vagues qui, selon Marcel Proust, « *imite le mouvement de notre âme* »...

L'enfance d'André Bettencourt sera bercée par l'affection de son père et la tendresse de ses grands-parents. Pourtant, une blessure profonde le marquera à vie : la disparition de sa mère. Il a alors 4 ans.

« Le seul souvenir que j'ai de ma mère, disait-il, est le suivant. Un matin, elle est entrée dans le salon [...]. Je n'ai eu le droit ni de l'embrasser, ni même de l'approcher car elle était contagieuse. Elle m'a regardé d'une manière très affectueuse et un peu douloureuse. Je suis resté à l'écart. Puis elle est repartie [...] en Suisse, pour y mourir.

Comment pouvais-je comprendre qu'il m'était interdit d'embrasser ma mère. J'avais 4 ans. Je n'ai pas oublié, plus de 70 ans après » .

Cet océan qui console et qui exalte, cet océan qui efface irrémédiablement toutes traces et cicatrices, voilà sans doute ce qu'allait chercher André Bettencourt. Mais la mer est aussi le royaume de ces monstres abyssaux qui font se lever les eaux. Par-delà l'horizon lumineux, attendent parfois vents perfides et orages effrayants.

1940. Les jours ne sont que d'autres nuits, dans lesquelles se glisse la silhouette du malin. Malraux écrira : *« Le monde aurait pu être simple comme le ciel et la mer »* ... mais déjà, il n'y avait plus que *Nuit et brouillard*.

André Bettencourt, jeune journaliste de 20 ans, va écrire quelques articles de 41 à 42, dont vingt lignes pèseront plus que le poids du papier et de l'encre. *« Ces vingt lignes, plus qu'une erreur, étaient une faute »*, confessa-t-il plus tard. Daniel Cordier, secrétaire particulier de Jean Moulin, grand résistant, venu, comme le Général Leclerc et beaucoup d'autres, de l'Action française, confie, dans *Alias Caracalla* : *« On n'est jamais quitte avec son passé »*. Ajoutons qu'à vingt ans : soit l'on est le prisonnier inconscient des préjugés de son milieu,

soit l'otage consentant des ennemis de sa caste. Dans les deux cas, l'enfant que l'on est encore ne s'appartient pas tout à fait.

Aucun être n'est définitif. Chaque acte est l'occasion d'une nouvelle naissance. En 1943, il s'engage dans la résistance au Rassemblement National des Prisonniers de guerre.

Nous sommes la nuit du 15 novembre 1943, à la gare d'Angers. Le jeune André Bettencourt attend son ami François Mitterrand, fébrile, avec deux vélos. Les deux amis pédalent jusqu'à Seiches-sur Loire où François Mitterrand monte dans un avion pour Londres, puis pour Alger. Là, il rencontrera le Général De Gaulle. Ils sont jeunes et intrépides, issus des mêmes familles, nourris des mêmes lectures, habités par les mêmes références ; une forte amitié va naître, une complicité qui survivra aux vicissitudes de la vie politique ; une complicité que rien ne viendra entamer.

Quelque temps plus tôt, alors qu'ils sont chez les Gouzes, parents de la future Danielle Mitterrand, chez qui descendaient Henri Frenay et Berthie Albrecht, ils sont avertis que les Allemands approchent. André Bettencourt raconte : « *Nous nous enfuyons tous à travers bois et nous cachons, pour la nuit, dans la baraque d'un garde forestier. Malgré le danger [...], notre jeunesse et le goût de l'aventure nous guidaient* ».

Pourtant, un jour de décembre 1943, à Nancy, il est pris par les Allemands et enfermé à la prison Charles III. Dans sa cellule, l'attendent l'expérience de l'ombre et du danger, l'odeur de la mort, les cris, la cravache qui claque sur la table d'interrogatoire. Une traversée dans les nuits obscures de l'âme, ces « *souterrains infernaux* » évoqués par les mystiques flamands.

Pour fuir de noires pensées, André Bettencourt se plonge dans la prière, une mine de crayon qui gratte le papier d'un vieux missel, pour éventer le souffle tiède de la peur. Au fond d'un

cachot froid, quelques mots tournent bruyamment, comme autant de mouches sordides : la déportation, l'Allemagne, la mort... Pourtant, près de deux mois plus tard, grâce à la persévérance de Mademoiselle François, la jeune résistante chez qui il fut pris, il est libéré. « *Je lui dois la vie* », disait-il en regardant la photo qu'il garda toujours d'elle. Elle, qui reviendra de Ravensbrück brisée, moralement et physiquement.

Le lendemain de sa libération, André Bettencourt passe en Suisse, aidé par un douanier, et devient l'agent de liaison du Conseil National de la Résistance, puis membre de la délégation du gouvernement d'Alger à Berne.

Le 9 septembre 1944, lorsque le Général De Gaulle forme un gouvernement d'unanimité nationale, Henri Frenay est nommé Ministre des Prisonniers, Réfugiés et Déportés. Sur le conseil de François Mitterrand, il appelle André Bettencourt à son cabinet.

Pour sa conduite pendant la guerre, il obtiendra la Croix de guerre 1939-1945 avec palmes, la rosette de la Résistance et la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

André Bettencourt entame alors une carrière politique. Aux élections législatives du 17 juin 1951, il est élu sur la liste de l'Union des Indépendants paysans et des républicains nationaux.

Le 19 décembre 1952, il prend la parole dans l'hémicycle pour exposer ses vues sur le conflit indochinois. Ses positions de précurseur séduisent Pierre Mendès France qui l'appelle à Maignon en tant que Secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil chargé de la coordination des services de l'information.

Fin politique, il résumait ainsi des enjeux qui sont encore les nôtres aujourd'hui : « *Je crois*, disait André Bettencourt, *à une Europe qui, comprenant mieux sa place dans le monde et*

retrouvant son idéal, irait de l'avant, ne s'aiderait elle-même que pour mieux aider les autres, aiderait l'Afrique, aiderait les pays sous-développés, apporterait son concours à la vraie libération des peuples et des hommes ».

Il fut, successivement, Ministre des trois hommes d'État les plus remarquables de son temps : Pierre Mendès-France, puis le Général de Gaulle et Georges Pompidou, dont il fut le collaborateur sans interruption de 1966 à 1973. C'est sans aucun doute avec lui, dont nous fêtons cette année le 100ème anniversaire de la naissance, que son entente fut la plus évidente. Pompidou qui disait : « *la grandeur ne se divise pas* » et accordait, par passion et par conviction, la plus grande importance aux affaires culturelles.

Lorsqu'en octobre 1970, Edmond Michelet vient à disparaître, Jacques Chaban-Delmas, Premier Ministre, demande à André Bettencourt, bien qu'il soit Ministre du Plan et de l'Aménagement du Territoire, d'assumer l'intérim du Ministère des Affaires Culturelles.

Il accepte, sans abandonner ses responsabilités au Plan. Trois mois plus tard, il doit choisir. Il hésite, mais fait ce qu'il considère comme son devoir : il reste au Plan.

Fidélité à l'Etat, à la patrie. Fidélité, aussi, au pays de Caux. Contredisant bien involontairement Luc et Mathieu, il fut, tout au long de sa vie, prophète en son pays. En 1945, il fonde *Le Journal Agricole*, dont il sera Directeur général, et qui deviendra *Le Journal de la France Agricole*. Il sera également Directeur du *Courrier cauchois*.

Dès 1947, à la mort de son père, il lui succède au siège de conseiller général du canton de Lillebonne et sera constamment réélu par la suite. À partir de cette époque, il devient conseiller municipal de sa commune natale, Saint-Maurice-d'Etelan. Sur 5 générations, les Bettencourt y occupèrent la mairie.

De la mairie à la présidence de Haute-Normandie, tour à tour Conseiller Général, Député, puis Sénateur pendant 20 ans, il a servi à tous les avants postes sa terre natale, possédant de façon innée « le sens du pays ».

« *Quand je mourrai, tous les êtres différents que j'ai été se réuniront pour marcher vers le père. A leur tête, il y aura l'enfant que je fus* », disait Bernanos. André Bettencourt aura toujours été fidèle à l'enfant de ce petit village normand, tenant la main de son père pour suivre la procession des Rogations dans le matin frais, par les chemins de campagne.

Avant-guerre, en 1938, l'un de ses amis, journaliste, lui avait présenté Eugène Schueller, chimiste et homme d'affaires, fondateur de l'Oréal.

Son futur beau-père va lui apprendre le travail et la rigueur. « *Le travail, le travail, le travail* », conseillait d'ailleurs ce dernier à qui voulait l'entendre. Mais également l'amour des arts graphiques et de la peinture. Avec lui, il découvre aussi l'excellence du grand goût français : les intérieurs d'Eugène Schueller étant, à l'époque, entièrement décorés par Jacques-Emile Ruhlmann, le célèbre décorateur et ensemblier français.

Issu d'un milieu provincial et traditionnel, le jeune homme découvrit que la modernité pouvait être belle et élégante. Mais, chez les Schueller, la beauté et l'élégance n'étaient pas réservées aux lignes magnifiques des meubles de Ruhlmann.

Le 9 juin 1950, André, permettez-moi ici cette familiarité avec celui auquel j'ai l'honneur de succéder aujourd'hui, se marie avec Liliane Schueller. Un mariage d'amour. L'Oréal avait été créé pour la beauté, et Liliane Bettencourt en était l'image même. L'amour du beau en partage, ils formeront dès lors un couple fusionnel.

Dans un livre-souvenir qu'il destinait à ses proches, André Bettencourt écrira: « *[C'est] le regard tourné vers ma femme que je souhaite conclure ces souvenirs. Elle a été toute ma vie.*

[...] Liliane avait tout. Il était difficile d'apporter à une femme qui avait tant. J'ai choisi l'amour et la douceur [...]. »

Peu de temps après son mariage, André Bettencourt est associé à la direction de la firme l'Oréal.

Déjà, il cherche la beauté, comme une promesse de bonheur, un regard neuf posé sur le monde. Il la trouve d'abord dans l'entreprise de son beau-père. L'Oréal devient l'un des symboles de l'élégance française, accompagnant chacune des évolutions de la société, démocratisant la beauté, offrant le raffinement des soins corporels à toutes les femmes.

Sa fille, Françoise, son unique enfant, est l'autre amour de sa vie. Il aimait sa pureté et sa droiture, qualités si rares et si précieuses. Sous une belle et grande photo en noir et blanc, il écrit à la main *«Entre 1966 et aujourd'hui, trente années au cours desquelles Françoise est passée de la jeune adolescente à la mère qu'elle est devenue»*. Et, un peu plus bas, trois mots qui disent toute la tendresse pudique, la fierté et l'amour d'un père : *«ma charmante fille»*.

Que son épouse, sa fille, son gendre, toute sa famille et ses amis veuillent bien accueillir cet éloge comme une contribution apportée à la mémoire de celui qui leur fut si cher.

Mesdames, vous voir ici, toutes les deux, sous la coupole et au sein de cette compagnie qu'il aimait comme une famille d'élection, est peut-être ce que l'on pouvait offrir de plus beau à celui qui, aujourd'hui, me cède son fauteuil.

« On juge de la qualité d'un homme à l'usage qu'il fait de son pouvoir ». André Bettencourt a su continuellement élever sa vertu au niveau des hautes responsabilités qui lui furent confiées. Il n'est rien de plus difficile, rien de plus honorable. Plus il fut puissant, plus il fut bienfaisant.

Mieux que d'autres, André Bettencourt comprendra l'impérieuse nécessité de replacer l'art au cœur de la société, au cœur de la vie.

L'art nourrissait son esprit, il fut un grand mécène. C'était un homme passionné et proche des artistes. Son frère, Pierre, était un poète et un peintre reconnu, ami des surréalistes. André Bettencourt aimait ce monde turbulent et excessif.

Homme politique tout entier dévoué à la chose temporelle, il se tournait vers les arts comme l'on se tourne vers quelques autels sacrés, secret passage vers l'éternité.

Comme le grand Mécène, André Bettencourt savait que réussir aux jeux des puissants n'était pas le plus haut mérite. Sur son lit de mort, le favori d'Octave recommandait encore Horace, poète de génie mais farouche républicain, à l'Empereur... 48h avant de mourir, André Bettencourt donnait, lui aussi, ses dernières instructions pour le concert annuel de la fondation Bettencourt Schueller, prévu à Notre-Dame de Paris.

Il était ouvert à toutes les formes d'expressions artistiques, de la littérature à la musique, des arts visuels à l'architecture. A travers la *Fondation Bettencourt-Schueller*, comme à travers la création de la galerie *Artcurial*, il a rendu, avec son épouse, de grands services aux arts de notre temps. Le futur auditorium de l'Institut en sera le témoin : il portera le nom d'André et Liliane Bettencourt.

«Le mécène, expliquait-il, est celui qui va pousser le plus loin possible le degré de complicité qui peut exister entre un homme comme tout le monde et un autre, doué de ce miraculeux pouvoir de créer des formes. Etrange compagnonnage qui peut donner le vertige».

André Bettencourt comprenait les artistes, leurs doutes, leurs quêtes, leurs souffrances. Ces artistes parfois instables, déroutants, insaisissables, ces marginaux fantasques et fantastiques ! Je veux dire, ici, combien ils sont nécessaires à nos vies, combien nous avons besoin de ces alchimistes qui, à l'ombre de leurs ateliers, font naître la lumière qui nous fait hommes.

André Bettencourt aimait à se retrouver parmi vous. Aujourd'hui je partage à mon tour ce bonheur.

Les artistes sont là pour nous dire combien «la terre est trop étroite» et «le ciel trop petit». Les artistes sont aux humains ce que les abeilles sont à la nature. Ils fécondent nos vies. Sans eux, le marbre ne serait que pierre. La musique : une cacophonie. La toile : un drap tendu sur un châssis.

Quand l'un d'eux disparaît, c'est un peu de la magie du monde qui s'évanouit.

L'art révèle nos émotions profondes et nos vérités dormantes. Il est la clé à la fois de notre intériorité et de notre universalité. «Vivre vraiment, nous rappelle Edgar Morin, c'est vivre poétiquement». Oui, je le crois, l'art est la poésie de la vie.

Plus que jamais, les Français ont besoin de cet oxygène-là : la culture d'une société, c'est l'art qu'elle respire. Certes, le mécénat est essentiel mais il ne peut, à lui seul, combler toutes les carences. L'Etat doit assumer son rôle et fixer le cap de la politique culturelle de la nation.

Dans ce cadre, André Bettencourt avait compris l'importance de la télévision. Lors de son passage rue de Valois, c'est lui qui initie, avec son Directeur de cabinet Gabriel de Broglie, aujourd'hui Chancelier de l'Institut, la première charte entre l'ORTF et le Ministère de la Culture.

Selon une étude récente, la télévision arrive en tête des activités culturelles des Français avant la lecture, la musique, le cinéma, le théâtre et la danse. Les visites de musées et des expositions arrivent en dernier.

A la question : parmi ces activités culturelles, de laquelle pourriez-vous le moins vous passer ? La télévision enregistre 64% des réponses. La télévision, publique, est donc un outil essentiel à la diffusion de la culture.

Passerelle indispensable à l'accessibilité de toutes les expressions artistiques, elle est le partenaire naturel de toute politique culturelle.

Quand plus de 8 millions de Français, toutes générations et catégories sociales confondues, sont réunies pour suivre les adaptations de Maupassant, c'est le signe que la télévision publique est un outil irremplaçable de diffusion de la culture et de cohésion sociale.

Oui, l'art et la vie doivent se parler à nouveau, pour le bien de l'un et de l'autre. Dans ses carnets, Edouard Manet notait l'essentiel: « *l'art doit être l'écriture de la vie.* »

André Bettencourt a passé sa vie au service de l'Etat : c'est ainsi qu'il concevait son rôle à l'Académie. Le jour de son entrée sous la coupole, il dira au Président du Sénat : « *Je suis un élu du peuple. [...] Ici et là-bas, c'est la France que nous servons* ». Ce fut, pour le véritable chevalier des Arts qu'il était, comme un adoubement. Son élection fut spectaculaire, réunissant Ministres, Présidents et les plus hauts dignitaires de la République.

Sous cette coupole, il était estimé, respecté, écouté par ses confrères. Homme de conviction, il gardait le mot juste pour clore avec diplomatie des échanges parfois vifs mais toujours courtois.

L'Académie avait, selon lui, le devoir «*d'apporter des instruments efficaces à cet idéal d'unité et de cohérence, sans lequel les civilisations disparaissent, laissant la place à ce qu'il faut appeler des sociétés de l'indifférence*».

Promenant sa haute silhouette élégante, sa distinction naturelle, se penchant avec un sourire encourageant vers son interlocuteur, attentif à chacun, il fut un seigneur, adepte d'un «*humanisme intégral*». Un homme sérieux et délicat, un être empli d'une volonté sobre et tenace, un homme discret, de devoir et d'éducation.

Le jour de son départ, sur un cercueil d'une grande simplicité, point de fleurs. Seule la fine lame de son épée. Une arme déposée qui n'était pas reddition mais transmission du combat, comme la barque enflammée d'un prince Normand qui part entouré de ses armes, dérivant sur les eaux sombres et brumeuses du matin.

André Bettencourt ne s'accordait pour seule faiblesse qu'un amour immodéré pour la beauté. Modeste, il disait, «*passion diffuse que la mienne*». D'aucun penserait, parcourant une vie si sérieuse au service de la France, que l'art n'était qu'un précieux à côté. Non pas ! L'amour du *beau* a guidé sa vie, comme le fil conduisit Thésée.

Sa passion pour la beauté faisait corps avec son attrait pour les questions spirituelles. D'ailleurs, de toutes les musiques : celle de Bach avait sa préférence. Sa dimension religieuse en était l'une des raisons. André Bettencourt pensait, comme Rainer Maria Rilke, que «*Dieu est le futur, le fruit accompli d'un arbre dont nous sommes les feuilles*». Si, dans sa jeunesse, il put aspirer à la prêtrise, comme son frère l'Abbé Jacques, c'est finalement l'espérance qui

fut sa vraie religion. Il avait le regard calme et bienveillant de ces êtres rares à qui la vie a accordé de tout goûter, de tout voir.

Quelques jours avant sa mort, André Bettencourt confiait à sa fille, avec une pointe de malice: «pour mes obsèques : pas plus de 50 minutes. Au-delà on s'ennuie».

Ernest Renan écrivait : *«L'homme n'a pas de marque plus décisive de sa noblesse qu'un certain sourire fin, silencieux, impliquant au fond la plus haute philosophie»*. André Bettencourt fut cet homme.

Merci.